

Contraints au ressenti

ANNE-CÉCILE ROBERT, *La stratégie de l'émotion*, Montréal,
LUX Éditeur, 2018, 176 pages

Mario Simard

Volume 13, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simard, M. (2019). Compte rendu de [Contraints au ressenti / ANNE-CÉCILE ROBERT, *La stratégie de l'émotion*, Montréal, LUX Éditeur, 2018, 176 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(2), 7–8.



Contraints au ressenti

Mario Simard

Chargé de cours, Université du Québec à Chicoutimi

ANNE-CÉCILE ROBERT

LA STRATÉGIE DE L'ÉMOTION
Montréal, LUX Éditeur, 2018,
176 pages

Pour comprendre notre condition politique, nous pouvons nous rapporter à la question fort simple, mais ô combien importante, de l'autorité. C'est effectivement en répondant à la question «qu'est-ce qui fait autorité pour nous?» que nous parvenons à établir la trame du politique. En ce sens, le politique apparaît généralement lorsque des catégories d'individus rejettent ou s'opposent à des formes d'autorités qu'ils jugent illégitimes. Que l'opposition s'applique à l'autorité de la religion, à celle d'une idéologie ou encore à celle du marché, ce que recherche le sujet politique moderne à travers ses luttes, c'est la possibilité de définir, par lui-même et pour lui-même ce que sera sa destinée. La pertinence de l'ouvrage d'Anne-Cécile Robert réside en ce qu'elle fait la démonstration d'une nouvelle forme d'autorité dont nous sommes dupes et dont nous ne suspicions pas les ravages; celle de l'émotion.

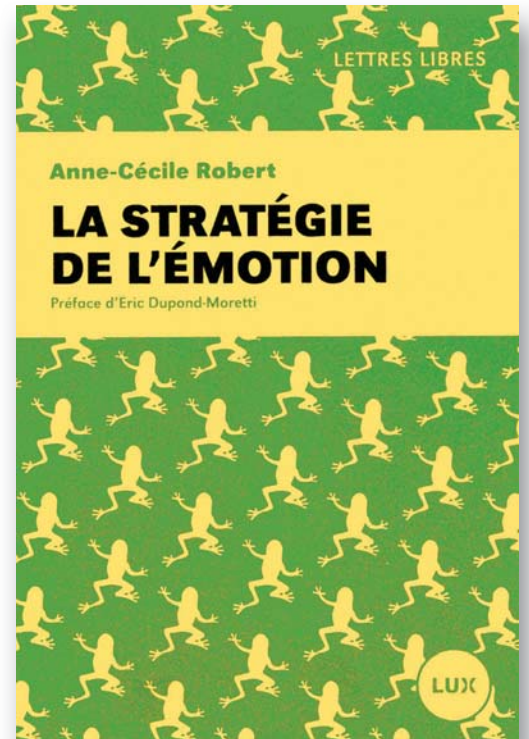
«Dans les sociétés contemporaines, les émotions envahissent l'espace social jusqu'à écartier petit à petit les autres modes de connaissance, notamment la raison» (p. 17). Cette affirmation de l'auteur a de quoi faire sourciller le kantien qui se représente la modernité politique comme «la sortie de l'homme de son état de minorité» par l'usage public de la raison. De l'appel de Kant (sapere aude) à avoir le courage et l'audace de savoir, nous serions passés à l'audace et au courage de s'émouvoir, ce qui entraîne «une gestion de la société par l'émotion» (p. 20) où la «larme vient remplir le vide laissé par la pensée» (p. 97).

Si ça n'est plus la raison mais l'émotion qui fait autorité pour nous, il faudra trouver un moyen de s'en affranchir; ce qui n'est pas une mince affaire. En effet, comment s'opposer à l'émotion sans être de facto cloué au pilori par les censeurs de la rectitude politique qui se feront un malin plaisir de vous dépeindre comme un goujat, comme le pire des sans-cœur, un Meursault en puissance? L'auteur nous fait remarquer, à cet effet, comment les «safe spaces» de certaines universités américaines sont la manifestation la plus détestable de cette manipulation politique du bon sentiment et de la rectitude. En ces lieux, on efface «toute contradiction, toute possibilité de débat ou de confrontation à l'autre; [pour favori-

ser] des formes de replis en petits groupes réconfortants» (p. 37). Dans cet endormissement compassionnel qui nous est présenté sans caricature par Anne-Cécile Robert, on en vient à réduire tout acte de dissidence, toute prise de position antagonique à de l'intimidation. Ici, la mésentente si chère à Jacques Rancière en prend pour son rhume, puisque l'émotion devient un outil de justification permettant de gommer les positions irréconciliables au nom de la sensiblerie. On croirait entendre notre mère nous dire: «accordez-vous donc, c'est si beau l'accordéon!»

Dans ce drôle de monde mu par l'émotion que nous présente Anne-Cécile Robert, le héros politique, qui lutte pour changer les orientations de la société ou celle du marché, est remplacé par un héros pathétique. Ce «héros ordinaire» nouvelle figure d'adoration prend les traits d'une «victime qui subit» et qui fait la démonstration de son importance par la hauteur du malheur qui l'accable.

C'est là le vicieux de l'affaire! En brisant l'équilibre précaire entre la raison et l'émotion, on ébranle du même coup l'articulation émotion et indignation. Le ressenti devient le réel, et il n'a plus besoin de la mauvaise conscience de la raison pour démontrer sa légitimité. Ainsi, «l'émotion pose un redoutable défi à la démocratie, car il s'agit, par nature, d'un phénomène qui impose au citoyen une position passive et le contraint à réagir au lieu d'agir. Il s'en remet à son ressenti plus qu'à sa raison» (p. 145). En clair, l'émotion n'est pas, selon Anne-Cécile Robert, le moteur qui permet aux citoyens de sortir de leur apathie pour s'inscrire dans une démarche d'émancipation. Elle n'est plus la source de *L'Homme révolté* de Camus, celui qui dit «non», pas plus qu'elle n'est représentative de l'appel à l'indignation de Stéphane Hessel. Elle est plutôt un repli sur soi, «un état enfermant qui ne conduit pas à l'action, mais à la passivité» (p. 12). Finalement, la «stratégie de l'émotion» est un dispositif permettant de «neutraliser l'esprit de révolte et toute subversion possible» (p. 165), de sorte que le «recours à l'émotion désarme le débat public» (p. 107) et devient une fatalité: «pendant qu'on pleure, on ne fait rien, et c'est parce qu'on ne peut pas changer le monde qu'on pleure» (p. 107).



Dans ce drôle de monde mu par l'émotion que nous présente Anne-Cécile Robert, le héros politique, qui lutte pour changer les orientations de la société ou celle du marché, est remplacé par un héros pathétique. Ce «héros ordinaire» (p. 68), nouvelle figure d'adoration, prend les traits d'une «victime qui subit» et qui fait la démonstration de son importance par la hauteur du malheur qui l'accable. Le malheureux se trouve soutenu dans son désir de reconnaissance par des alliés de taille; les «médiats ultra-sensibles» (p. 47). Ce mariage explosif entre médias de masse et victime propulse le fait divers à l'avant-plan de l'espace public. Le fait divers devient l'élément déclencheur d'une communauté d'empathie, qui n'engage aucune responsabilité, aucune réflexion, mais qui unit pour un court moment les citoyens. Dans ce nouvel «écosystème médiatique», comme le dirait Mélanie Joly, la mort de Johnny Hallyday éclipse la décision de Donald Trump de reconnaître Jérusalem comme capital d'Israël (p. 49). De manière fort efficace, l'auteur nous laisse croire que le nouveau leitmotiv des médias à l'ère de l'empathie est de faire réagir et ressentir, mais non réfléchir. On peut ainsi participer à l'indignation collective dans le confort de son salon face à l'abjecte Harvey Weinstein, on peut aussi sympathiser avec le parent qui perd un enfant dans un accident de la route. C'est le fameux «cela aurait pu être moi» (p. 30) qui donne, ici, au mot compassion une signification plutôt narcissique. De la «solidarité des ébranlés» de Jan Patočka, on passe à une solidarité de la quotidienneté où l'on se sent spontanément «plus proche d'une personne qui subit le malheur que de celle qui se bat pour le vaincre» (p. 92).

On voit bien dans l'ouvrage que rien n'échappe à la rhétorique victimaire, que ce



suite de la page 7

soit le débat sur la crise des migrants ou celui sur la violence faite aux femmes, l'angle d'approche est toujours le même, on cherche à émouvoir. Le «storytelling» remplace maintenant la production d'analyses sérieuses nécessaires à la compréhension des enjeux complexes. Pis encore, «l'empathie compassionnelle suscitée par la souffrance des victimes dévie les termes du débat public en induisant une concurrence des douleurs» (p. 89). L'auteur démontre par là une forme de permutation des intentions des opprimés à l'ère de l'émotion. L'enjeu qui préoccupe maintenant la victime n'est pas celui de l'émancipation, elle ne cherche pas dans son action à priver son adversaire idéologique de sa légitimité, elle veut plutôt conquérir le droit d'émouvoir : droit d'émouvoir qui devient obligation d'émouvoir pour le politicien. «La larme de politicien crée un effet de proximité avec le citoyen, elle appelle à la ressemblance : "je suis comme vous", dit en substance celui qui la verse» (p. 94). Cette arme à double tranchant peut cependant se retourner contre celui qui l'utilise de manière exagérée, Justin Trudeau en a fait la démonstration convaincante à quelques reprises. Mais, si elle est bien maîtrisée, l'émotion permet de détourner l'attention et de réduire la portée de certains enjeux politiques.

Les responsables politiques s'abritent derrière les références émotionnelles lorsqu'il s'agit de masquer leur impuissance ou de justifier, comme si elles relevaient de la fatalité, les mesures impopulaires qu'ils s'approprient à prendre (p. 105).

La dérive de l'émotion ne s'arrête pas là, l'auteur démontre aussi comment elle se déploie comme un mode de pensée qui s'étend à toutes les dimensions de la vie. Même la distinction des espèces n'y échappe pas. Dans son emballement, l'émotion doit maintenant s'appliquer par extension au règne animal. Le rejet de la cruauté envers les animaux n'est plus suffisant dans la société de l'émotion, il faut maintenant leur accorder des droits. Ici, l'auteur ne réfère pas aux intentions des amoureux des chats et des chiens. Elle renvoie plutôt aux philosophes Sue Donaldson et Wil Kymlicka qui présentent, dans l'ouvrage *Zoopolis*, les animaux comme des castes dominées comparables aux esclaves (p. 141). Cette lutte contre l'anthropocentrisme peut rapidement tourner à la dérive, comment agir dans un monde où l'animal et l'homme sont considérés comme des comparables ? L'idée d'un animal qui ressent, souffre et s'émue ne nous conduit-elle pas à réduire la responsabilité que nous avons envers nos semblables au profit d'une reconnaissance du ressenti de la bête ?

L'émotion est ce qui révèle la «vérité» sur la personne, elle «jouerait dans la vie sociale, le rôle d'argument d'autorité ultime qui met fin au doute, à l'échange raisonné des vues et des opinions; elle permettrait de "se faire" une idée» (p. 121)

Ce qui se manifeste derrière ce drôle de phénomène, c'est un mode de pensée où la reconnaissance est motivée par l'émotion. L'émotion est ce qui révèle la «vérité» sur la personne, elle «jouerait dans la vie sociale, le rôle d'argument d'autorité ultime qui met fin au doute, à l'échange raisonné des vues et des opinions; elle permettrait de "se faire" une idée» (p. 121). Celui-là est un homme authentique qui dit les vraies affaires et qui n'a pas peur de s'émouvoir, celle-là est une femme froide qui tait ses sentiments, elle a forcément des intentions inavouées. Dans la sincérité bon marché, on oublie souvent, comme le fait remarquer Anne-Cécile Robert, que les émotions peuvent être manipulées (p. 122).

Les exemples de la manipulation par l'émotion regorgent dans l'espace public. Pour masquer ses réelles intentions, le politicien doit

Même les mouvements de gauche n'échappent pas à cette logique. [...] Ainsi, on ne parle plus de lutte de classe, mais de défense des minorités, on favorise la lutte à l'exclusion plutôt que celle aux inégalités sociales.

aujourd'hui maîtriser le faux semblant sentimental. Il faut trouver la formule qui émeut, mais qui n'engage à rien. Dans ce registre, on utilise de «grandes phrases moralisatrices [qui] servent à masquer des choix économiques et sociaux en contradiction avec les valeurs affichées» (p. 98). Même les mouvements de gauche n'échappent pas à cette logique. Dans un contexte où «l'hyperindividualisme inhérent à la valorisation victimaire ne cadre pas avec l'analyse en termes d'injustices économiques ou de rapport de classe.» (p. 91), le discours doit être modulé pour atteindre les cœurs. Ainsi, on ne parle plus de lutte de classe, mais de défense des minorités, on favorise la lutte à l'exclusion plutôt que celle aux inégalités sociales.

Dans son emballement, l'émotion doit maintenant s'appliquer par extension au règne animal. Le rejet de la cruauté envers les animaux n'est plus suffisant dans la société de l'émotion, il faut maintenant leur accorder des droits.

Cette réorientation du discours de gauche dans le registre de l'émotion s'inscrit-elle dans la fin des grands récits politiques (p. 97) ?

L'histoire comme le politique n'échappe pas à cette relecture du réel par l'émotion, comme le dit si bien l'auteur : «Verser des larmes sur le passé ne doit pas servir à occulter les crimes d'aujourd'hui» (p. 104). Il y a cependant une faille dans son argumentaire lorsqu'elle soulève la question : «Se souvenir permet-il de comprendre» (p. 41) ? Il est peut-être malvenu de considérer la Commission de vérité et réconciliation comme de l'«obsession mémorielle» (p. 44). Par delà l'abondance lacrymale risible de Justin Trudeau et la politique spectacle qu'elle incarne, la réconciliation n'était pas moins nécessaire en ce qu'elle constitue une reconnaissance formelle de l'épisode des pensionnats. Bien sûr que cela «ne peut compenser des années de brimade et de violence» (p. 44), loin de clore le débat, cet épisode a permis à de nombreux autochtones de se manifester politiquement face à un gouvernement qui encore aujourd'hui les oublie trop souvent.

En conclusion ; l'ouvrage d'Anne-Cécile Robert appartient à cette catégorie de livres utiles qui nous permettent de penser à partir de... En nous fournissant une grille de lecture pour appréhender les impacts de la «stratégie de l'émotion» sur le politique, l'auteur nous présente une réalité qu'on ne peut plus ignorer. Elle nous donne cette impression d'avoir été dupés par une relation de pouvoir que l'on n'arrivait pas à percevoir. La portée de ce pouvoir de l'émotion semble être passée sous le radar de la critique avant le travail d'Anne-Cécile Robert. Cela s'explique peut-être par la conjoncture politique postmoderne qui se caractérise par la perte de sens et la perte des grands récits d'émancipation. Devant ce vide abyssal, le trop-plein d'émotion est venu occuper un espace de sens laissé vacant. Il va de soi que face à la logique implacable des changements amenés par la mondialisation néolibérale, les larmes ne peuvent pas grand-chose. Notre difficulté à dépasser les contradictions de la mondialisation s'explique par la dépolitisation des masses provoquée par le mariage entre l'hyperindividualisme moderne et l'émotion comme mode de pensée.

L'émotion devient un exutoire qui permet à l'individu de ressentir les inégalités sans pour autant s'en déranger. «La dictature de l'émotion, en valorisant l'éphémère des affects, le fugace ressenti, substitue à la communauté de citoyens autonomes et solidaires le tribalisme d'individus amoureux d'eux-mêmes, mais angoissés» (p. 149). Il ne faut pas réduire la critique de l'émotion à une tentative de construire un monde apathique. Comme le souligne l'auteur «il ne s'agit pas d'éliminer les affects, mais de les mettre au service d'une intelligence du monde, d'en faire des leviers qui nourrissent la raison sans la remplacer» (p. 146). ❖